

# NOS TROUBADOURS - Adolphe Lajoinie

*A Marius Jouveau*

*Capoulié du Félibrige, son ami.*

## Préface

Ceux qui liront ce livre verront vite ce que s'y est proposé l'auteur, et point n'est besoin de l'exposer ici longuement. S'adressant avant tout au grand public, il a voulu remettre sur le plan de l'actualité nos vieux Troubadours. Rien de plus, rien de moins. N'oublions pas en effet que la lyrique provençale du Moyen âge est, dans notre Occident, la plus grande et la plus originale probablement qui ait existé après celle des Grecs, et c'est une fleur éclose sur notre sol.

Il y a un siècle environ, lorsque Raynouard eut publié en six volumes un choix copieux de leurs poésies, lorsque par des cours ou des publications diverses Fauriel et Villemain se mirent à attirer sur eux l'attention, les Troubadours, pendant un temps, furent à l'ordre du jour : je ne doute point, pour ma part, que les hommes de la génération de 1830 n'aient eu, sur tout ce qui concerne cette poésie méridionale, des idées et des connaissances qui, si elles n'étaient pas toujours rigoureusement exactes, étaient cependant plus larges, plus générales, et même plus précises que les nôtres. Assurément, depuis cent ans, soit en France, soit aussi de l'autre côté du Rhin, quelques spécialistes éminents se sont voués à l'étude de cette poésie, et ont poursuivi l'œuvre de leurs devanciers, éclairci maint passage, découvert et publié des manuscrits nouveaux. Mais combien sont-ils ? Et surtout le public auquel ils s'adressent, par exemple chez nous, n'est-il pas singulièrement restreint ? Aucune place n'est faite ni dans l'enseignement de notre jeunesse, ni même dans les manuels qu'on met entre ses mains, à l'œuvre des Troubadours. Il serait temps peut-être que ce nom éveillât chez nos contemporains autre chose qu'un sourire, autre chose que le souvenir de quelque dessus de pendule ridiculisé et relégué au fond d'un grenier.

De là l'utilité de ce livre, qui vient à son heure, qui ne saurait faire double emploi avec d'autres études, ou plus savantes ou plus développées, et notamment celle que M. Anglade a consacrée au même sujet il y a déjà quelque quinze ou vingt ans. Il faut dire en deux mots ce qu'on y trouvera sous une forme portative, et d'autre part, ou même d'abord, ce qu'il serait inutile d'y chercher.

L'auteur n'a point entendu traiter ici ce qui concerne la technique proprement dite de la poésie méridionale, ou il ne l'a fait du moins qu'en quelques notations brèves. Il a estimé en effet que cette technique qui est assurément très artistique, mais très savante aussi et très complexe, parfois un peu laborieuse, exigeait, pour être saisie dans son ensemble ou goûtée dans ses détails, des connaissances tout à fait particulières, un sentiment de l'ancienne langue d'oc qui ne peut s'acquérir que par des études prolongées, et qu'il serait vain de demander même à ceux de nos contemporains auxquels sont familiers les idiomes méridionaux actuels. Qu'on ne cherche donc pas dans ce livre des renseignements circonstanciés sur la facture même du vers, sur les mètres, les combinaisons rythmiques ou la disposition des strophes. Qu'on n'y cherche, à plus forte raison, aucune discussion d'ordre purement didactique, aucun détail sur le classement des divers manuscrits qui nous ont conservé ces poésies, sur leurs variantes, sur l'attribution parfois contestée de certaines pièces à tel ou tel troubadour. Tout cela est affaire de science proprement dite, offre un intérêt réel, je le veux bien, mais relatif aussi en un sens ; ce sont des questions qui ont été posées, débattues, résolues parfois de façons différentes, qui ne pouvaient donc point avoir place dans ce livre.

Maintenant, voici au contraire ce qu'on y trouvera relativement à ces idées portatives, à cet ensemble de connaissances courantes dont je parlais déjà plus haut, et dont il est désirable que la diffusion soit aussi large que possible, puisque aussi bien elles risquent sans cela de tomber dans un oubli définitif.

L'auteur a brièvement exposé d'abord ce qu'était cette langue romane du Midi dans laquelle allaient pendant deux siècles chanter les Troubadours, en quoi ses origines sont toutes latines, et en quoi aussi, née dans un climat plus heureux, sous un chaud soleil, elle a conservé avec ses *a* multiples, ses finales adoucies mais non toujours éteintes, je ne sais quoi de plus sonore et de plus éclatant que la langue du Nord. Puis, dès le chapitre suivant, nous voici aux prises avec la fameuse légende des Cours d'Amour. Que faut-il en penser ? Et que faut-il penser aussi de cette poésie elle-même qui, dès la fin du XI<sup>e</sup>

siècle, chez Guillaume de Poitiers, apparaît subitement déjà toute formée, déjà arrêtée dans ses lignes essentielles, et à la naissance de laquelle il ne nous a pas été donné par conséquent d'assister? Jusqu'à quel point y trouvons-nous comme un reflet de la poésie orientale, venu par les Maures d'Espagne, ou peut-être par les Croisades? Jusqu'à quel point repose-t-elle aussi sur une tradition directe de l'antiquité classique, et sur des souvenirs empruntés en particulier à l'œuvre d'Ovide? Autant de questions auxquelles on ne pouvait guère se soustraire, et qu'il était donc bon de soulever ici, sinon de chercher à résoudre, car en somme seront-elles jamais résolues? En principe, M. Lajoinie n'a point institué des discussions en règle, ni risqué des hypothèses invérifiables; tout en faisant, çà et là, les réserves nécessaires, il n'a point cherché non plus à couper les ailes à trop de légendes. A quoi bon, en effet? N'y a-t-il pas des cas où la légende entre de plain-pied dans l'histoire, s'y substitue, et devient donc l'histoire même? C'est souvent à elle que s'accrochent le mieux nos souvenirs les plus tenaces.

Après avoir indiqué les principaux genres de poésies qu'ont cultivés les Troubadours, l'auteur arrive à démêler les sentiments qui en constituent le fond, et qui sont complexes eux aussi, non moins que la forme en est artistique, sentiments délicats, parfois avec un éclair de sauvagerie native, obscurs souvent tant ils s'enveloppent d'allusions historiques de toutes sortes, ou répondent à des passions depuis longtemps éteintes. Et cette passion, notons-le bien, ce n'est pas toujours celle de l'amour. Car si les Troubadours ont rimé bien des chansons amoureuses d'un tour raffiné et d'une métaphysique déliée, ils se sont aussi exercés dans beaucoup d'autres genres, ceux où les portait parfois leur tempérament particulier : leurs *tensons* sont des satires politiques ou sociales, leurs *serventes* sont à l'occasion des odes guerrières pleines d'enthousiasme, et je n'en veux d'autre exemple que les pièces si justement célèbres de Bertran de Born. Cependant, en définitive, comme on l'a montré ici, c'est bien à une théorie de l'amour que se rattache dans son ensemble cette poésie méridionale, théorie d'une profondeur souvent subtile, aristocratique d'essence, et singulièrement compliquée dans ses préceptes. Pour n'en citer qu'un, qui résume à vrai dire les autres, on sait que la courtoisie, reposant à la fois sur l'élégance des manières et l'élévation des sentiments, y était considérée comme la vertu par excellence. Mais d'où provient cette courtoisie? De ce qu'on appelle *joy* (quelquefois *joya*), et le *joy* à son tour naît de l'intensité même avec laquelle est ressenti l'amour, c'est une sorte de bouillonnement, de transport intérieur par lequel les hommes se sentent élevés au-dessus des désirs matériels et grossiers, bref une ivresse idéale. Comme tout cela est à la fois mystique et sensuel! C'est bien pour cette raison que les derniers Troubadours ont évolué, qu'ils ont si facilement passé de l'amour profane à l'extase divine, et que la dame de leurs pensées s'est muée peu à peu en la Vierge immaculée. Voilà ce que l'auteur a fort bien mis en lumière.

Que lui restait-il à faire après cela? Précisément ce qu'il a fait, c'est-à-dire qu'après l'exposé des idées et des théories générales, il a consacré une très large partie de son volume à des notices particulières, je ne dis pas sur tous les Troubadours (ils sont trop!), mais sur les principaux du moins, des hommes tels que Guillaume de Poitiers, Bernart de Ventadour, Geoffroi Rudel, Peire Vidal, Arnaut Daniel, Raimbaut d'Orange, et plusieurs autres encore. Comme à la plupart de ces notices se trouve jointe, à titre de spécimen, et soigneusement traduite, une des pièces capitales qui nous sont parvenues, on pourra donc se faire ici commodément une idée de ce qu'ont été ces poètes, tantôt princes souverains, tantôt simples chevaliers, nés parfois dans les rangs du peuple : si, dans une vie semée d'aventures, on leur trouve attribuées quelques légendes héroïques ou sanglantes (celle de Geoffroi Rudel, celle de Guillaume de Cabestaing), j'ai déjà dit en quoi ces récits plus ou moins authentiques font désormais partie de l'histoire.

Tel est le livre que M. Lajoinie offre aujourd'hui au grand public. Voilà aussi pourquoi il faut lui souhaiter bon succès et de nombreux lecteurs. C'est une tentative intéressante pour que soit mieux connue chez nous, non seulement au Nord, mais même au Midi, cette lyrique provençale qui fait vraiment partie intégrante de notre patrimoine littéraire, cette poésie dont l'originalité est si puissante, dont la gloire a rayonné jadis à travers toutes les Cours grandes ou petites de l'Europe. Il importe qu'elle ne tombe pas dans l'oubli, et que ne s'établisse pas contre elle une sorte de prescription.

**Edouard BOURCIEZ,**  
**Professeur à l'Université de Bordeaux**